

Introduction

« Nous sommes quelques Français, un million environ, qui aurons bien payé leur part à la nation et lorsque nous serons de retour, un jour, on se moquera bien de notre gueule¹ ! »

Ce prisonnier de guerre ne pouvait bien sûr pas se douter qu'il faisait erreur. Sitôt la Seconde Guerre mondiale achevée, des chercheurs s'emparent de la captivité. Non pour témoigner mais pour constituer un savoir, pour expliquer. Ces anciens captifs, en rédigeant des thèses de doctorat sur des sujets précis, mettent à distance les années qu'ils viennent de vivre pour dégager une vérité commune sur la captivité. Jean Viau soutient en 1948 une thèse de doctorat ès lettres, *La Psychologie du prisonnier* ; Maurice Bretonnière rédige un doctorat en droit en 1949, *L'Application de la Convention de Genève aux prisonniers français en Allemagne durant la Deuxième Guerre mondiale*. Dans les années 1950, des articles et des livres lancent les recherches historiques : Jean Debris rédige en 1950, pour la *Revue d'histoire du théâtre*, un article intitulé « Le théâtre en captivité » ; Claude Bellanger et Roger Debouzy expliquent, en 1951, l'histoire des journaux des camps dans leur ouvrage, *La Presse des barbelés* ; l'abbé Flament soutient, en 1956, sa thèse principale, *La Vie à l'Oflag II D-II B*, et sa thèse secondaire, *Vitalité chrétienne et Pratique religieuse à l'Oflag II D-II B*. Dès 1951, le « Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale », créé par le gouvernement, s'attelle à la rédaction de l'histoire de la guerre, incluant la captivité. La *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, émanation du Comité, consacre des articles au « rôle des prisonniers de guerre dans l'économie du III^e Reich² » ou aux « Organismes français chargés des prisonniers de guerre sous le gouvernement de

Vichy³ ». La première histoire de la captivité paraît sous la plume de Pierre Gascar. Il n'est pas historien mais, pour rédiger son *Histoire de la captivité des Français en Allemagne*, en 1967⁴, il fait œuvre d'historien en diversifiant et en recoupant ses sources. Au milieu des années 1970, à l'instigation d'Yves Durand, les premiers mémoires de maîtrise réalisés par des chercheurs qui ne sont pas d'anciens captifs apparaissent, sous la direction de Jacques Droz, ancien prisonnier de guerre évadé, et professeur à Paris I-Sorbonne : Philippe Goldmann rédige, en 1975, *La Propagande allemande auprès des prisonniers de guerre à travers le Trait d'Union* ; Nicole Bonnin publie *L'Image du prisonnier de guerre dans l'opinion publique pendant la captivité*, de même que Gérard Boyer avec *Les Prisonniers de guerre du Loiret et leur famille, 1940-1945*. Après la parution du livre d'Yves Durand⁵, les travaux d'historiens se multiplient durant les années 1980 à 2010, concernant l'histoire de la Fédération⁶, les femmes de prisonniers⁷, la captivité sous un angle comparatif⁸ et culturel⁹, militaire et stratégique¹⁰, l'image des prisonniers de guerre¹¹, les prisonniers indigènes¹². L'ouverture des archives soviétiques enrichit les recherches sur la captivité¹³.

Dès la « drôle de guerre », des soldats écrivent pour passer le temps et tiennent un journal de ce qu'ils vivent. Beaucoup gardent cette habitude en captivité et confient à des carnets ou à des cahiers leur vie quotidienne, les activités, leurs repas, leurs angoisses, leurs petites joies aussi comme la réception d'une lettre ou d'un colis. Après leur libération, nombre d'entre eux publient leur expérience de la captivité. Du moins une partie de leur expérience car ils ne peuvent pas raconter leur humiliation d'avoir été vaincus, eux qui appartenaient à la première armée du monde. Ils ne peuvent pas dire non plus leur crainte qu'on les considère comme de mauvais combattants, surtout en comparaison des Poilus de la Grande Guerre. Ils taisent le travail obligatoire pour les hommes de troupe, effectué pour le compte des Allemands, qui leur évoque l'esclavage ou les travaux forcés ; l'ennui pour les officiers, attendant dans les camps leur libération sans savoir quand elle interviendrait. Mais ils valorisent certains moments ou certaines attitudes : leur entente, même si elle est souvent idéalisée ; leur participation à des loisirs témoignant d'un moral intact ; leur roublardise face à leurs gardiens, les tentatives d'évasion. Ils enjolivent parce qu'ils considèrent que c'est le seul moyen d'intéresser à leur captivité ceux qui ne l'ont pas vécue. D'anciens captifs, Georges Hyvernaud¹⁴, Henri

Calet¹⁵, très minoritaires, racontent tout ce qu'ils ont vécu, mais ne sont pas entendus. La majorité ne consigne rien, ne parle pas à la famille parce que la captivité a été faite de travail, de privations, d'attentes, mais de rien d'impressionnant selon eux. Comme tous les Français, ils veulent se tourner vers l'avenir, non pas en oubliant la captivité, mais en l'occultant. Ce faisant, ils n'ont pas conscience que leur famille aussi a vécu la captivité.

À partir des années 1980, les anciens prisonniers entrent dans l'âge de la retraite et sortent du silence. Ils disposent de plus de temps pour parler à leurs petits-enfants plus réceptifs que leurs enfants, ou pour écrire. Ces livres, parfois publiés à compte d'auteur par des hommes peu familiers de ce mode d'expression, montrent le poids de leur détermination à témoigner. Ils sont, comme par ceux de l'immédiat après-guerre, centrés sur leur captivité, parfois sur leur capture et leur libération. Jean-Louis Crémieux-Brilhac est témoin de la guerre et de la captivité, puisqu'il fut détenu notamment au *Stalag II B*, avant de s'enfuir vers l'U.R.S.S. qui le détient quelques mois avant qu'il puisse, en 1941, rallier la Grande-Bretagne et s'engager dans les Forces françaises libres. À partir des années 1990, il profite de sa retraite pour entreprendre des recherches sur la Seconde Guerre mondiale, devenir historien, et publie, en 2004, *Prisonniers de la liberté. L'odyssée des 218 évadés par l'U.R.S.S. 1940-1941*¹⁶, qui décrit et explique son expérience de la captivité.

À partir des années 2010, des enfants ou petits-enfants entreprennent de faire découvrir au public des archives au sujet de leur aïeul ancien prisonnier de guerre. Il ne s'agit pas là d'un phénomène anecdotique circonscrit à quelques familles, ni d'une entreprise facile à réaliser. Les sources ont été décryptées, lues, annotées avec soin, contextualisées, nécessitant un travail de recherche souvent difficile pour des amateurs. Le moyen de diffusion a été réfléchi : un livre le plus souvent, comme l'ont fait Marie-Claude Angot¹⁷, Francine David-Paponnaud¹⁸ ou Alain Briottet¹⁹, Jean-Pierre Duhard²⁰, Laurent Gerra²¹, ou Henri Noguéro²². Certains utilisent un support qui leur est familier car lié à leur profession : Florent Silloray²³, Jacques Tardi²⁴, Kris²⁵ utilisent la bande dessinée. Éric Cénat, historien, acteur et metteur en scène, crée un spectacle avec sa mère Marie-Françoise, professeur d'histoire, une lecture théâtralisée des lettres que le père de Marie-Françoise Cénat écrivit à sa femme. Certains choisissent de réaliser un documentaire : ainsi

Samuel Debard, dentiste de métier, réalisateur de *1940 : des oubliés de l'histoire*²⁶ qui évoque en première partie les combats menés par le 14^e Zouaves, dont son père était l'un des officiers et, en seconde partie, la captivité en *Oflag* et la libération. Il leur a fallu contourner des difficultés techniques et financières non négligeables, qu'il s'agisse de trier les archives, de rédiger, de trouver un imprimeur, une salle de spectacle ou d'obtenir les droits de tournage.

Ces sources nouvelles ainsi dévoilées présentent une différence considérable avec les ouvrages des anciens prisonniers de la fin de la guerre jusqu'aux années 1980 : ils font intervenir la famille. Les parents, la femme, les enfants, les grands-parents, les tantes, les oncles, les neveux et nièces accompagnent la captivité. Les collègues de travail apparaissent également, les voisins, les connaissances, les camarades de classe, les amis de la famille qui, parfois, ne connaissent pas directement le prisonnier. Toute la société française se retrouve ainsi reliée à la captivité. Et en élargissant encore la perspective, on peut aussi intégrer le gouvernement qui prend des mesures pour aider les prisonniers et leurs familles et en profite pour les instrumentaliser, ainsi que les Français, sans aucun lien avec les prisonniers, qui néanmoins lisent les affiches, vont aux spectacles pour soutenir les captifs et participent aux collectes. Vivre la captivité a été, pendant la Seconde Guerre mondiale, le lot de 40 millions de Français.

Ces sources nouvelles montrent également que la captivité ne s'arrête pas à la Libération, mais concerne, près de soixante-dix ans après les faits, les descendants des prisonniers. Souvent, la captivité n'est pas une découverte pour la famille, qui s'aperçoit cependant qu'elle ne savait pas grand-chose et/ou qu'elle ne s'y était pas intéressée :

« Mon grand-père était né en 1914 [...] ce qui veut dire qu'en 1940 [...], il était mûr pour aller se faire tuer. Il ne se fit pas tuer, mais il fut blessé, capturé, et envoyé dans un *Oflag* en Westphalie. [...] Puis il fit son retour à Amiens où il reprit la quincaillerie de son père [...], rencontra ma grand-mère, l'épousa, lui fit six enfants, se tut. Il ne parlait *jamais* de la guerre : elle lui avait coûté l'œil droit (il lui restait le gauche), le genou gauche (il lui restait le droit) et surtout sa jeunesse (et cela, vois-tu, disait-il, après trois années passées sous le drapeau puis cinq autres sous les verrous, il ne m'en restait rien).

De lui, je n'ai que quelques souvenirs, qui n'ont pourtant rien de bien

mémorable, mais qui manifestement le furent dans l'esprit d'un enfant [...] un livre, un seul, un exemplaire des *Contes de la bécasse* édité à Vienne, jauni, tacheté, corné, et sur la première page duquel, en guise d'*ex-libris*, il a laissé cette annotation : "Lu en captivité." De nos conversations je ne me rappelle rien, ou si peu. Je sais pourtant qu'il y en eut ; je ne sais pas ce qu'elles furent ; je sais qu'elles ne furent pas sur la guerre²⁷. »

La famille découvre alors l'ancien prisonnier sous un jour nouveau et comprend des attitudes restées jusqu'alors sans réponse :

« Notre grand-père devait être spécial, puisque nous ne l'appelions pas Papi, comme il aurait été normal de le faire dans les années 70. Nous l'appelions par son prénom, pire encore par un diminutif très familier. Dédé est un surnom sympathique. Ça le rendait humain. [...]

J'avais neuf ans quand il est décédé d'un cancer. Il était encore jeune. Il n'avait que soixante-quatre ans. J'ai toujours pensé qu'il était tombé malade à cause de sa forte consommation de gitanes-maïs. N'existait-il pas un autre motif moins trivial à sa mort précoce ? Je ne lui ai jamais posé la question.

Pourquoi fumait-il cette marque de cigarettes empestant une pièce à la vitesse de la lumière ? Où avait-il pris l'habitude de fumer du tabac brun ? Je ne lui ai jamais posé la question. J'allais lui acheter ses clopes sans demander mon reste.

Pourquoi se cachait-il comme un gosse pour ce plaisir, semble-t-il illicite ? J'ai toujours cru qu'en raison de sa maladie et de l'interdiction médicale, il camouflait ses méfaits, tel un collégien, dans les toilettes de sa maison de la banlieue de Rennes, pour ne pas effrayer sa femme, Paulette. Y avait-il une autre excuse pour dissimuler cet interdit ? Je ne lui ai jamais posé la question. [...]

Pourquoi nous criait-il dessus lorsque nos jeux devenaient trop bruyants ? Nous l'observions si médusés que nos meilleurs coups au mikado perdaient de leur importance. Je ne lui ai jamais posé la question.

Pourquoi passait-il tant de temps à faire de l'exercice physique à heure fixe, vêtu de son jogging vert ? Je ne lui ai jamais posé la question.

Pourquoi craignait-il de voyager ? [...] je ne lui ai pas posé la question vis-à-vis de son angoisse face à un déplacement inhabituel. [...]

Tant de questions sans réponse... Il a dû en vivre des événements

dans sa jeunesse qui ont forgé ce qu'il était à nos yeux. Heureusement que les lettres qu'il a écrites, pendant sa captivité, à ma petite mamie, à Paulette, ont été redécouvertes. On en sait un peu plus à propos de cet officier, à propos de ce directeur d'école [...] ²⁸. »

Une série de questions se pose alors : comment expliquer cet intérêt soudain et partagé pour beaucoup de familles d'anciens prisonniers de guerre ? Pourquoi agissent-elles pour diffuser leurs archives maintenant ? Tous les descendants nous disent : « Il fallait le faire. » Quels sont les buts recherchés ? Que nous disent-ils de la société actuelle ? Les livres sont acceptés par les éditeurs, le spectacle de la famille Cénat est joué devant des publics très variés depuis 2012, le documentaire de Samuel Debard a été projeté dans de nombreuses villes avec des comptes rendus dans la presse locale ²⁹. Il y a un intérêt pour la captivité. Une telle curiosité s'est-elle déjà manifestée depuis 1945 ou bien faut-il la relier à la notion du devoir de mémoire ³⁰ diffusée ces dernières années, concernant des groupes jusqu'alors négligés ?

Dans sa leçon inaugurale pour le Collège de France, le 1^{er} décembre 1950, Fernand Braudel, ancien prisonnier de guerre, soulignait l'importance de l'histoire anonyme, profonde et souvent silencieuse et appelait de ses vœux sa prise en compte, insistant sur la nécessité d'entrecroiser histoire individuelle et histoire collective. En s'appuyant sur les écrits des prisonniers, sur le travail de transmission des descendants et sur les sources très riches et souvent inédites qu'ils ont rassemblées à travers des livres, des documentaires, des blogs, sur les témoignages qu'ils ont accepté de nous fournir, en éclairant ces sources grâce aux archives du Service Historique de la Défense, des Archives nationales, de la « Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre », en se référant à des travaux ultérieurement menés et sur des ouvrages d'historiens, nous allons tenter d'apporter un éclairage nouveau sur la société française, en étudiant l'impact de la captivité sur le prisonnier, sur sa famille, sur la société, de 1940 à nos jours.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
<i>Première partie</i> LA CAPTIVITÉ	
CHAPITRE I : Capturés !	15
<i>La première armée du monde dans la « drôle de guerre », 15 ; Premiers contacts avec les Allemands, 25 ; Les débuts de la captivité, 31 ; Vers l'Allemagne, 39.</i>	
CHAPITRE II : L'installation dans la captivité	47
<i>Une multitude de camps, 47 ; Vivre dans les camps, les Kommandos et les Frontstalags, 52 ; Les journaux des camps, reflets de la vie en captivité, 61 ; Vivre au contact des Allemands, 66.</i>	
CHAPITRE III : L'instrumentalisation des prisonniers de guerre	79
<i>Première époque (jusqu'en août 1941) : les secours du gouvernement, 80 ; Deuxième époque (août 1941-mai 1942) : les élites de la France, 83 ; Troisième époque (mai 1942-novembre 1943) : une main-d'œuvre parmi d'autres, 89 ; Quatrième époque (novembre 1943-septembre 1944) : des victimes et l'élite des Français, 101.</i>	
CHAPITRE IV : L'impact de la captivité sur les familles	107
<i>Les souffrances des épouses, 107 ; Les difficultés des mères de famille, 115 ; Les réactions des enfants, 120 ; L'inquiétude des parents, 122 ; Les familles de prisonniers de guerre juifs, 127.</i>	

CHAPITRE V : Les prisonniers de guerre et les Français 131

La Grande et les petites patries, 131 ; Les prisonniers aident les Français, 135 ; Les prisonniers omniprésents dans la vie quotidienne des Français, 142 ; Des Français compatissants jusqu'au milieu de l'année 1941, 148 ; Une captivité intégrée par les Français après 1941, 150.

*Deuxième partie***LE RETOUR****CHAPITRE VI : Le retour des prisonniers de guerre 161**

Les retours anticipés, 161 ; Les libérations des camps (hiver 1944-printemps 1945), 163 ; Les évacuations, 171 ; L'arrivée en France n'achève pas la captivité, 173 ; Ceux qui rentrent en France, ceux qui restent en Allemagne et ceux qui y retournent, 176.

CHAPITRE VII : Redevenir des citoyens 185

Intégrer les prisonniers de guerre, 185 ; Campagnes de presse et image des prisonniers, 193 ; Les organisations de prisonniers de guerre, 199 ; Des rapports tendus entre la F.N.C.P.G. et les gouvernements, 203 ; Les prisonniers de guerre, un enjeu politique ?, 207.

CHAPITRE VIII : Reprendre la vie quotidienne 213

Le retour à l'intime, 214 ; Le retour à la vie professionnelle, 222 ; Les sentiments mitigés des prisonniers de guerre, 226 ; Une opinion publique bienveillante, 233.

*Troisième partie***LA MÉMOIRE ET LA TRANSMISSION****CHAPITRE IX : L'influence de la captivité sur la société d'après-guerre 247**

Des destins professionnels modifiés, 247 ; Encourager la paix et le rapprochement entre les peuples, 252 ; L'histoire de la captivité, un enjeu de mémoire, 257 ; Un nouveau regard sur l'histoire de la captivité ?, 266 ; La nécessité d'une mémoire individuelle, 269.

<i>Table des matières</i>	357
CHAPITRE X : Transmettre la captivité	277
<i>Suivre les traces du prisonnier de guerre, 278 ; De la découverte des documents à la transmission, 287 ; Le rôle des amicales de camps, 294 ; À la recherche d'un père inconnu, 297.</i>	
<i>Conclusion</i>	303
LISTE DES ACRONYMES	307
NOTES	309
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	331
INDEX DES NOMS DE LIEUX	343
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	349